

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Band: 12 (2019)

Artikel: Germain Delacombaz. Concierge au Rosaire pendant 38 ans
Autor: Aeby-Magnin, Danielle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

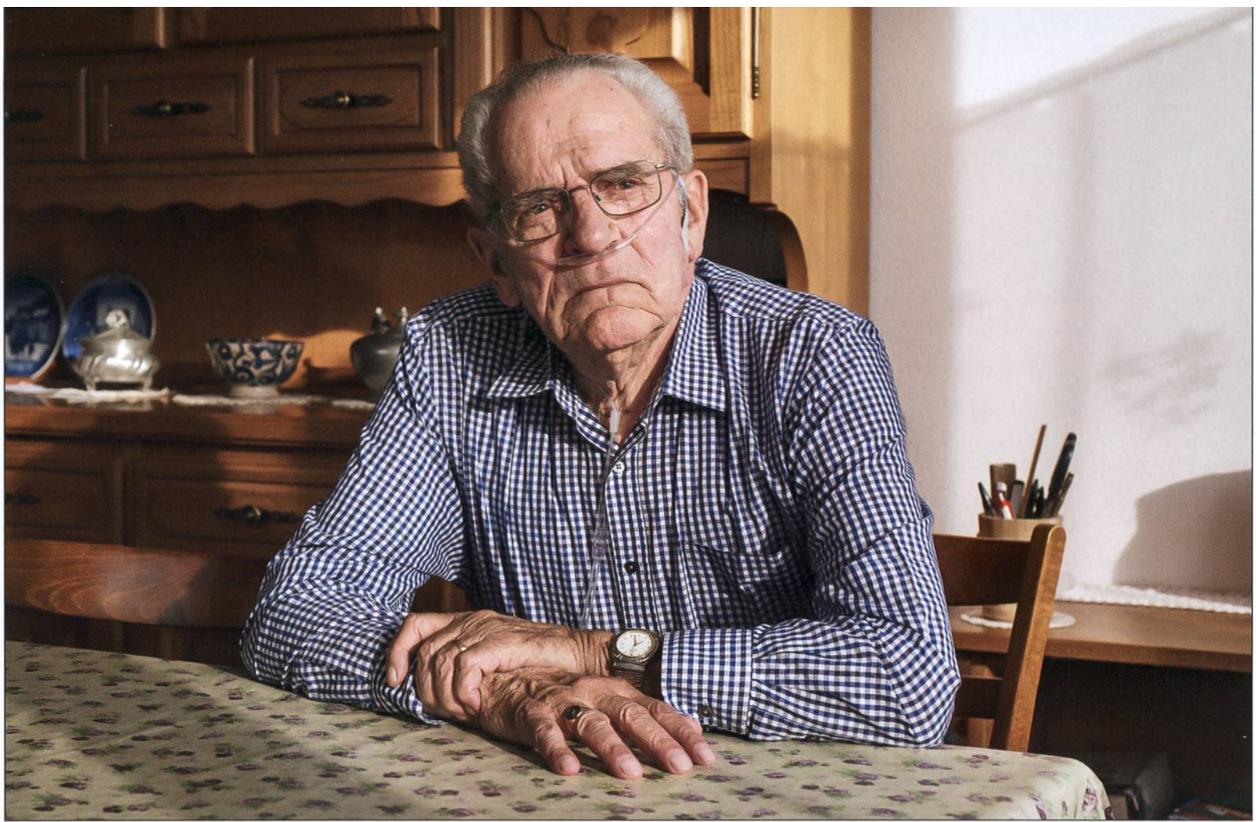
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Germain Delacombaz
© Jean-Baptiste Morel

Germain DELACOMBAZ

Concierge au Rosaire pendant 38 ans

Germain Delacombaz, enfant des Sciernes d'Albeuve, naît en 1935, deux ans après l'ouverture du Rosaire dans son village. La vie de cette grande maison sera indéfectiblement liée à la sienne, puisque son père en est le premier concierge, et que lui-même lui succédera en 1953. Grâce à Germain, nous pénétrons dans ce magnifique « paquebot » des années 1930, pour faire connaissance avec l'équipage, son commandant... et les clientes. Ouverture de rideau.

Parlez-nous un peu de ce Rosaire qui intrigue bien des promeneurs. Quel type d'établissement était-ce? Qui le fréquentait, et qui le gérait?

Eh bien, contrairement à ce que beaucoup de gens pensent, il n'a jamais été un sanatorium. Je crois que l'idée était d'en construire un aux Sciernes, mais le projet ne s'est pas réalisé. Le Rosaire était un préventorium, une maison qui accueillait des pensionnaires pour se refaire une santé, ou pour se reposer. Les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale ont vu l'arrivée d'un grand nombre de Françaises, mais aussi des Belges et quelques Italiennes. Elles venaient se rétablir après les privations de la guerre. Je parle au féminin

de ces pensionnaires, car l'établissement n'est devenu mixte qu'au début des années 1980. Jusque-là, j'étais le seul homme de la maison... à part l'aumônier bien sûr, l'unique individu de sexe masculin autorisé à dormir sur les lieux (!)

Ce sont des religieuses de l'ordre des Dominicaines de la Présentation de Tours (F) qui avaient fait construire le bâtiment; leur congrégation en a été la propriétaire durant soixante ans (jusqu'au milieu des années 1990, ndlr). Des sœurs de leur ordre étaient déjà présentes aux Sciernes d'Albeuve bien des années auparavant, y œuvrant comme enseignantes. En France, elles s'occupaient d'écoles, ainsi que de maisons de repos et de

convalescence. Douze sœurs de leur congrégation travaillaient au Rosaire, supervisées par une supérieure, que nous appelions « Ma Mère ».

Comment vous est venue l'idée de travailler comme concierge au Rosaire ?

Notre famille habitait à un jet de pierre du domaine, dans une maison du quartier des Burtins. Mon père a été le concierge de l'établissement, dès son ouverture en 1933. J'allais souvent le voir à son travail... et chercher un dessert qu'il mettait de côté pour nous. Quand j'étais jeune, j'ai souffert d'une grave maladie, et n'ai pas pu faire d'apprentissage. Alors, à mes 18 ans, mon père m'a enjoint de passer le permis de conduire, comme il l'avait fait lui-même, pour pouvoir prendre sa succession au Rosaire. Et j'ai été engagé là-bas en 1953.

En quoi consistait votre travail ?

Mon travail était très varié. J'étais tour à tour jardinier, chauffeur, maçon, commissionnaire, « bon à tout faire » ! Je m'occupais d'un grand jardin potager, car pour huitante pensionnaires – sans compter le personnel – il en fallait des salades et des poireaux ! J'allais chez Baeriswyl à Bulle chercher les plantons, et le primeur Descuves venait livrer tous les autres légumes. L'automne, c'était l'encavage des poireaux, mis dans de la terre pour les conserver. J'effectuais aussi de petites réparations dans le bâtiment. Une à deux fois par semaine – coiffé de ma casquette de chauffeur achetée chez Truffat à la Renaissance – nous partions, deux sœurs et moi, pour Bulle avec la voiture de la maison, une Ford Consul. Je les amenais à la Pharmacie Saint-Pierre chercher les paquets de médicaments préparés à leur intention. Chez la marchande de tissus, M^{me} Sansonnens, elles achetaient ou commandaient ce qu'il leur fallait, disant

en partant : « Notre chauffeur viendra chercher la commande ». Puis je les conduisais chez le fleuriste, pour l'achat des fleurs qui décoreraient la chapelle. Si besoin, nous passions chez le quincailler Morard de la Grand-Rue, un magasin très bien achalandé. Parfois, je conduisais des sœurs à Fribourg, pour qu'elles puissent acheter des articles religieux. J'ai aussi amené plusieurs religieuses à Tours (France), où elles suivaient une retraite durant une semaine. Il y eut aussi un voyage à Paris, pour un congrès.

Existait-il des particularités liées à un bâtiment de cette taille ?

Je pense au chauffage. À la saison froide, et ce, jusque dans les années 1970, il fallait entre soixante et septante tonnes de charbon pour le Rosaire, que je commandais chez Toffel à Bulle. Chaque soir, je bourrais la chaudière et le matin, j'étais à pied d'œuvre à 5 h 30. C'était 300 à 400 kilos de charbon à engouffrer chaque jour. À la pelle, bien sûr ! Pendant la guerre – et les restrictions de charbon – les sœurs préparaient des boulettes de papier journal à faire brûler ; elles confectionnaient ces boulettes, pour que le papier brûle plus longtemps. Ensuite, cela a été plus facile avec le mazout livré par Desbiolles de Bulle. Nous en brûlions 120 000 à 140 000 litres par année... L'hiver, je pellais la neige sur toutes les terrasses du bâtiment, mais pas entre 13 h 30 et 15 h, car c'était l'heure de la sieste des pensionnaires. Parfois, je pouvais engager des hommes du village pour m'aider.

Votre travail de concierge était-il aussi en lien avec les pensionnaires ?

Un travail auprès des pensionnaires consistait à aller les chercher à la gare des Sciernes lorsqu'elles arrivaient avec le MOB, car dans les années 1950-1960, elles voyageaient le plus souvent en train. Je recevais préalablement

leur téléphone avec des instructions pour les reconnaître, du style : « Quand je descendrai du train, j'aurai un parapluie rouge à mon bras gauche, et une veste blanche ». Une fois qu'elles étaient arrivées à bon port, je retournais chercher leurs bagages avec un petit char. Ces dames ou demoiselles venaient souvent pour trois mois, parfois pour six, et dans les années 1960, certaines restaient même une année entière. Le Rosaire comptait aussi des pensionnaires fribourgeoises. Le prix de pension variait de 12 à 18 francs par jour, et l'établissement était reconnu par les assurances. Je conduisais aussi les pensionnaires à l'hôpital de Riaz si nécessaire, lorsque l'une d'entre elles s'était blessée, par exemple. Dans la Ford Consul, j'avais mis des planchettes et une bande pour fixer une jambe cassée ou luxée. Le véhicule suivant, une Frégate Domaine, a été équipé d'un brancard. La nuit, j'étais parfois appelé par une sœur « parce qu'il y avait des bruits dans la maison ».

Vous parlez de pensionnaires qui restaient jusqu'à une année au Rosaire, dans un village aux distractions fort limitées. Ne finissaient-elles pas par s'ennuyer ?

Non, je ne pense pas, car il existait toute une vie culturelle et sociale dans l'établissement. Ces dames pouvaient écouter de la musique au salon de musique où se trouvait un piano. Les pensionnaires qui savaient en jouer s'exerçaient et organisaient ensuite des concerts. Au salon-bibliothèque, elles pouvaient lire et louer des livres. Elles écrivaient leur correspondance et lisaient aussi dans les salons situés dans les rotondes du bâtiment. Quelques-unes d'entre elles montaient des pièces de théâtre. Je me souviens d'une pièce : *Le comte Michel*, pour laquelle une pensionnaire genevoise prénommée Geneviève était allée au château de Gruyères faire des croquis en vue de la fabrication des décors. Des pen-

sionnaires avaient aussi monté une pièce de Labiche : *Ces dames aux chapeaux verts*. Une demoiselle, qui travaillait à Radio internationale, était venue faire la mise en scène, aidée d'une religieuse.

Vous avez évoqué aussi des vacancières au Rosaire...

Effectivement. L'été, mais aussi pendant les deux semaines de Noël, des vacancières remplaçaient les pensionnaires qui rentraient chez elles. Une nonantaine de dames venaient ainsi passer les vacances d'été aux Sciernes, certaines en compagnie de leurs maris. Toutefois, ces derniers ne logeaient pas avec elles ; ils louaient des chambres au village. À la Pinte de Lys, ou encore à la cure, où le chapelain des Sciernes en avait aménagé quelques-unes dans les années 1940. C'était un petit apport pécuniaire pour lui. Les vacancières réservaient fréquemment leur chambre d'année en année, que ce soit en été ou en hiver, et la plupart demandaient à bénéficier de leur chambre habituelle. Octobre et novembre étaient les mois les plus creux. Les dames qui venaient au Rosaire pour leur santé – durant trois mois par exemple – reconduisaient souvent un tel séjour les années suivantes.

Propos recueillis par Danielle Aeby-Magnin

